Document généré le 4 juin 2025 16:24

XYZ. La revue de la nouvelle

Les maisons jumelles

Alain Poissant

Numéro 15, août–automne 1988

La laideur

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3102ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poissant, A. (1988). Les maisons jumelles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 46–56.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les maisons jumelles

Alain Poissant

Elle arriva dans la grande ville en compagnie de sa sœur jumelle. C'était en fin d'avant-midi, sous un soleil brûlant, une chaleur profuse figée entre les immeubles en file.

En sortant du terminus d'autobus, elle avait demandé leur chemin et le chauffeur de taxi, assis dans son auto à ne rien faire, lui avait dit bêtement: tout droit. Elle regardait maintenant chaque numéro civique, ne doutant pas d'une progression continue, mais ne la comprenant pas encore, remarquant des écarts entre les chiffres qu'aucune échappée ne justifiait. C'était vraiment la grande ville, sans espace, et ce que son regard retenait surtout, c'était les fenêtres, les portes, les balcons sur trois étages. Ininterrompue, la façade unie de brique rouge faisait de cela, entre deux rues, comme une seule maison. Peut-être était-ce ce que dans les livres on appelait des pâtés d'immeubles? Tout était trop droit, trop haut, comme aligné au cordeau le long des trottoirs, dressé tout en même temps par des hommes munis d'un plan dérisoire et répétant inlassablement le même assemblage, comme des maniaques. La rue ne ressemblait en rien aux livres qu'elle avait lus, pourtant c'était l'aventure, un autre monde, quelque chose de la peur de l'inconnu.

Sur le journal qu'elle portait sous son bras, le tenant en même temps serré dans sa main droite brune et carrée, il y avait l'adresse. C'était leur seul point de repère, à part les livres qu'elle avait lus, mais qui jamais ne parlaient de cette grande ville. Elle avait tout de suite encerclé l'annonce et retourné le cahier, gardant les chiffres en vue.

Derrière elle, sa sœur jumelle portait les deux valises. Elle les portait toutes les deux parce qu'elle n'avait pas voulu demander le chemin de la chambre à louer. Ces valises paraissaient maintenant plus vieilles, plus défraîchies. Comme si le tissu en deux tons de brun, dont elles étaient recouvertes, avait mal supporté le voyage, le simple fait de quitter le grenier noir pour l'éclat de ce jour de juin.

Dès le début du mois, avant la fin des classes, c'était elle qui avait commencé à en parler. Elle savait qu'il fallait en parler, non seulement pour se décider et décider sa sœur, mais aussi parce qu'elles venaient d'avoir seize ans et que, à cet âge, tous leurs frères avaient déjà abandonné l'école pour travailler. Elle avait aidé sa sœur à passer ses examens de

onzième puis, pendant quelques jours de complète inactivité dans la cour de l'école, elle avait attendu ses notes, celles de sa sœur, pensant: ensuite, je serai loin d'ici, loin pour toujours, souhaitant déjà être partie, parce que ce serait le jour le plus important de leur vie à toutes les deux, la fin de la période où on l'avait appelée *Fine*, pour la distinguer de sa sœur jumelle, *Sauvageonne*.

C'était tout ce qu'elles avaient: deux valises, un sac à main de simili-cuir verni, le portefeuille et les vingt dollars, puis ce journal qui avait coûté dix cents et dont elles n'avaient encore lu que les annonces. Une des valises contenait leurs manteaux, l'autre, une robe de rechange et des sous-vêtements.

— Tu es sûre? demanda une fois encore Gisèle.

— C'est écrit, lui répliqua-t-elle sèchement.

À l'intersection, la cinq ou sixième depuis qu'elles marchaient, elle s'arrêta, se retournant pour constater qu'on ne voyait plus le terminus, et bien plus, qu'elle ne reconnaissait pas être passée devant ces façades. Elle eut l'impression d'être perdue, tout en sachant où elle allait. Elle traversa et Gisèle n'eut que le temps de la rejoindre au milieu de la rue, courant avec les deux valises. Elle la rejoignit sur le trottoir et se tint à ses côtés.

— Peut-être que ce n'est pas le bon chemin, peut-être que c'est trop loin pour aller à pied, dit-elle, désireuse de s'arrêter.

Mais sa sœur Nicole, de son pas roulé et facile, reprit tout de suite les devants, sans en faire de cas.

Les façades changèrent d'aspect. La rue était plus large, la circulation plus dense. Les rez-de-chaussée étaient occupés par des magasins, des épiceries, des bars, des restaurants. Puis, Nicole vit une banque, plus loin une agence de voyages, une société immobilière, une autre banque. Elle marchait vite, se demandant si ceux qui la croisaient reconnaissaient sa sœur jumelle, derrière. Elles avaient le même teint brun, habillaient la même taille. Depuis peu, Nicole avait coupé ses cheveux, mais chaque matin elle coiffait en tresses ceux de sa sœur.

Un autobus s'arrêta à leur gauche après un brutal appel de freins. Un groupe descendit, un autre monta, leur bloquant le passage. À côté du poteau d'arrêt, il y avait un banc, avec le nom de la ville sur le dossier. Gisèle y déposa les valises, changea de main et repartit aussitôt, regardant sa sœur aller. Le banc se trouvait en plein soleil.

Après 1 000, ce fut 2 000. Le numéro était à peine visible, sous un escalier, et la plaque commençait à rouiller. Nicole s'arrêta.

— On a la moitié du chemin de fait, dit-elle.

Elle prit une valise et se maintint ensuite à côté de sa sœur, regardant au-devant, loin, moins préoccupée d'aller vite.

Après le coup de sonnette, elle patienta, le journal à la main. À travers les rideaux, elle vit une ombre s'avancer, se pencher. D'après le long vêtement, elle conclut que c'était une femme.

C'était un homme, un vieil homme en robe de chambre, tout décoiffé qui bougonnait d'avoir été réveillé. Il soulevait le bas du rideau défraîchi, l'examinait sans aucune gêne, voyant aussi sa sœur. Pendant un long moment, il sembla les épier, attendre qu'elles bougent, s'en aillent. Quand il ouvrit, maladroitement, il souriait. Il ne leur parut pas si vieux mais malade. Ses mains tremblaient, ses yeux injectés luisaient, agités, douloureux, se fermant dans la lumière. Nicole parla, il se détourna et elle le suivit. Sa sœur resta à la porte et le vieil homme répéta, sans s'arrêter, de fermer la porte.

La chambre était louée: quelqu'un était passé la voir, c'était à son goût, la personne devait revenir en après-midi. Le vieil homme mâchait ses mots, ne s'arrêtait pas de bouger mais ne marchait plus, se tenant au centre d'une vaste pièce tous stores baissés, ne s'adressant à aucune d'elles en particulier. De la main, il désignait un divan où s'asseoir.

Nicole se retourna et sa sœur reprit les valises. Mais l'homme continua à s'expliquer à propos de la chambre, d'un ton faux et criard, multipliant les gestes de politesse. Elle patienta, évitant de le regarder.

— Parce que c'est vous, se mit à répéter l'homme.

Elles n'avaient qu'à payer tout de suite et la chambre serait à elles.

— Toutes les deux, hein? reprit-il.

Il n'attendit pas de réponse et sortit une clé, l'agitant devant elle. Voulait-elle voir la chambre? Nicole le suivit dans le passage, écoutant le vieil homme qui semblait maintenant avoir oublié qu'elles étaient deux.

Elle demanda le prix.

— Douze dollars la semaine. C'est pas cher! dit-il presque violemment.

Gisèle entra à son tour et il se mit alors à tout répéter pour elle: les draps étaient changés le mercredi et le samedi, la femme de ménage époussetait et passait l'aspirateur.

— Je vais vous montrer, ajouta-t-il en sortant de la chambre.

Entre deux divans en coin, il y avait le réfrigérateur. Les chambreurs devaient l'entretenir eux-mêmes. Au bout du passage, c'était la salle de bains. Si on ne dérangeait pas, on pouvait regarder la télévision dans le salon, tant qu'on voulait, et l'homme revint sur ses pas pour allumer l'appareil.

— Je suis sûr que vous serez comme chez vous, finit par dire l'homme.

Il sortit un paquet de cigarettes et en offrit, insistant avec des petits gestes malhabiles, des murmures confus, faisant signe à sa sœur de s'approcher.

Elle se dit qu'elle ne pouvait prendre la chambre tant elle détestait cet homme. Mais elles avaient tant marché et la pièce était convenable pour le prix demandé.

— Douze dollars? dit-elle en interrogeant sa sœur.

— Parce que c'est vous, intervint l'homme. Vous êtes des gens tranquilles, ça se voit. Moi, je ne veux pas d'ennuis. J'aime mieux louer à vous, fit-il d'un ton implorant.

Il les regardait cette fois toutes les deux, quémandant presque une réponse affirmative, tout en ayant l'air de penser: «Deux filles de la campagne, deux sœurs, dans le même lit, dans cette chambre.»

Elle dit qu'elle la prenait.

La porte refermée et le vieil homme reparti, elle examina soigneusement la chambre, le matelas contre le mur, deux chaises, une petite table avec un réchaud électrique, deux commodes, dont l'une surmontée d'un miroir rapporté. Un des murs, opposé au lit, était entièrement caché par une draperie lourde. Soulevant un coin, Nicole comprit qu'il s'agissait d'une pièce double dont on avait cloué les portes et recouvert le vitrage. Et elle s'aperçut que la chambre, qu'elle avait cru jusque-là silencieuse, ne l'était pas tout à fait: de l'autre côté, on entendait des murmures, deux

voix distinctes. Elle n'en dit rien à sa sœur, qui revenait de la salle de bains.

— C'est plus grand que notre chambre, dit Gisèle.

Elle voulait parler de la chambre où elles avaient dormi depuis leur naissance, de la maison qu'elles venaient de quitter. Elles y dormaient à quatre, les quatre sœurs. Les huit gars, eux, occupaient les deux chambres du haut.

— Je ne resterai pas longtemps ici, dit-elle, puis elle se tut brusquement.

Elle s'approcha alors de la porte et l'ouvrit toute grande. Le vieil homme était là, dans le passage, penché pour écouter. Gisèle pouffa de rire, mais pas elle. Elle détestait cet homme et se retint d'avancer, recula.

Il souriait piteusement et elle aurait voulu le battre. Elle détestait maintenant toute la ville et s'il n'y avait pas eu sa sœur, là à côté d'elle et qui connaissait ses points faibles, elle se serait en allée tout de suite au lieu de refermer violemment la porte.

Il n'y avait plus que huit dollars dans leur portefeuille, mais ce n'était pas à cela qu'elle pensait quand elle acheta un pain, un carton de lait, une boîte de fèves au lard et deux boîtes de sardines. Elle était trop contente d'acheter de la nourriture pour la première fois de sa vie qu'elle ne se demanda pas, non plus, combien de temps dureraient les six dollars et quelques cents qui lui revinrent.

Elle allait sortir de la petite épicerie quand elle aperçut un étalage de morceaux de chocolat, du chocolat noir en plaques très épaisses, non enrobé comme le sont les friandises. Elle regarda le prix et se rappela que les soldats américains mangeaient du chocolat pour soutenir les longues marches et les combats. Elle avait lu cela dans un des vieux almanachs conservés au grenier avec les valises et autres vieilleries que sa mère ne se décidait pas à jeter. Elle en acheta un morceau, le choisissant très noir.

— On ne restera pas ici, répéta-t-elle en réintégrant la chambre, se refusant à penser qu'elles y resteraient au moins une semaine, parce qu'elles n'avaient pas d'argent.

Sa sœur avait défait les valises et maintenant elle lisait le journal, tout à fait à l'aise. Elle ne répondit pas.

Elles mangèrent chacune deux tranches de pain, avec la boîte de fèves au lard. Nicole se rendit laver les deux cuillères, leurs deux seuls ustensiles, au lavabo de la salle de bains. En sortant, elle croisa une femme d'à peu près leur âge, qui accourait en robe de chambre. L'autre esquissa un demi-sourire et baissa la tête. Le parfum lourd qu'elle dégageait pénétra dans leur chambre quand elle ouvrit la porte.

— On ne restera pas ici, répéta-t-elle âprement.

Elle écouta à la porte et entendit la femme revenir. Les voix reprirent dans la chambre contiguë. Sa sœur parut vivement intéressée, souriait de curiosité; elle souleva alors la draperie, découvrant ce que sa sœur avait observé plus tôt. Ce n'étaient plus des murmures, pourtant elles ne comprenaient pas.

— Ils parlent une autre langue, je ne sais pas ce que c'est, souffla Gisèle.

— C'est de l'anglais.

— Non, je sais assez l'anglais pour comprendre un mot de temps en temps.

— En tout cas, on ne restera pas ici.

Cette fois, elle parla fort, voulant qu'on sache, à côté, qu'elles pouvaient entendre.

Le vieil homme leur avait remis deux clés, une pour la porte d'entrée, l'autre pour leur chambre. Nicole les attacha ensemble et les remit à sa sœur.

— Je suis certaine que le vieux a un double, dit-elle.

— Tu crois?

— Le vieux salaud! Il va fouiller dans nos affaires. Tu ne me crois pas?

— Tu dis n'importe quoi.

— S'il est là, quand on va sortir, tu ne le regardes pas, tu ne réponds même pas s'il te parle.

— Il ne nous aimera pas. Il va me détester moi aussi, reprit Gisèle.

— C'est ce que je veux, dit-elle en ouvrant la porte.

Elle ne le vit pas et sortit en faisant le moins de bruit possible. Dehors, sa sœur sourit, de bonne humeur, pas du tout comme elle.

Elle commença la première, entrant dans une lingerie. Elle n'avait jamais fait cela, mais voulait montrer à sa sœur que cela pouvait se faire, que c'était la seule chose qu'elles pouvaient faire.

Elle réclama la propriétaire, ou la gérante, puis attendit près du comptoir, se demandant s'il fallait paraître sérieuse ou avenante. Un homme s'approcha.

— Je voudrais travailler, fit-elle sans préambule, se disant que c'était comme lorsqu'elle avait eu affaire au principal de l'école pour une permission, une absence: son cœur battait de la même façon et elle s'efforça de parler fort.

Au troisième magasin, elles entrèrent toutes les deux. C'était une grosse épicerie. On leur fit remplir des formulaires. Dans leur dos, le gérant parlait au téléphone. En sortant, Gisèle dit qu'elles avaient des chances, mais elle, elle n'en croyait rien et s'éloigna à pas décidés.

Par la suite, elles allèrent chacune de leur côté, jusqu'à l'heure de fermeture.

— C'est gênant, dit Gisèle.

— Il n'y a pas de gêne, lui répondit-elle avec brusquerie.

Dans la chambre, elles se disputèrent.

— Donne-moi ça, dit-elle.

— Pourquoi ne pas acheter un ouvre-boîte? Pourquoi?

— On va s'en passer. Donne!

Nicole ouvrit la boîte avec un couteau de poche, comme elle l'avait fait le midi. Elles partagèrent les sardines, trempant le pain dans l'huile.

— C'est meilleur qu'à la maison, sourit Gisèle.

— On ne retournera jamais à la maison, dit-elle comme si c'était une décision ancienne, connue.

— Mais voyons!

— Pourquoi on retournerait?

— Parce que c'est chez nous.

— Ce n'est plus chez nous: on est parties!

— Moi, je vais y retourner, si tu veux savoir!

— On verra, dit-elle.

Un peu avant que le soir tombe, elles sortirent, Nicole amenant Gisèle plus haut dans la rue. Il y avait comme de plus en plus d'espace, les édifices étaient moins serrés, plus luxueux. Un groupe de jeunes les siffla et elles tournèrent au coin.

— Où tu vas? demanda Gisèle.

— On ne peut pas se perdre, viens, dit-elle, de bonne humeur pour la première fois de la journée.

Elle gardait le chemin dans sa tête, retenant un *à gauche*, puis deux *à droite*. Leur chambre se trouvait non loin d'une rue commerciale et près d'une bouche de métro. Jusqu'à onze heures, elles firent du lèche-vitrines, contemplant en silence la profusion des marchandises.

— On va finir notre rue, puis on va venir ici, dit-elle.

— Tu es si certaine qu'on va trouver du travail? demanda sa sœur.

— Certaine: il le faut bien!

— Deux filles de la campagne, dans la grande ville: je gage que ça se voit, dit Gisèle.

— Et après? répondit-elle.

Sa sœur s'était endormie, mais pas elle. L'air de la chambre, la rumeur disséminée et sourde de la ville, l'oreiller moite, les draps chauds et collants, elle ne parvenait pas à se supporter, à s'abandonner. Il lui semblait que son corps manquait de fatigue, comme s'il avait été privé de sa journée, d'un début, d'une chaleur et d'une couleur propres à lui seul. Et plus la nuit durait, plus son corps devenait insupportable, perdu dans la grande ville. Elle se colla contre sa sœur, la réveilla, celle-ci tira sur les couvertures, se tassant dans son sommeil tenace, intangible, secret. Elle

reprit un coin des couvertures, entendit quelqu'un marcher dans le passage, frémit à chaque craquement du plancher. Puis, toujours sur le dos, mais ne cherchant plus à se retourner, elle se mit à penser à leur départ de la maison, à ce qu'elle avait dit et regardé, à ce qu'elle n'avait pas dit à son père et à sa mère, à tout ce qu'elle avait cru sans importance, oublié, et qu'elle se rappelait déjà.

Ce fut sa sœur qui fut engagée la première, dans une boutique de souliers pour dames.

On était le midi. Elles s'étaient rejointes en face d'un magasin dont elles avaient souvent entendu la publicité à la radio. Gisèle souriait de contentement et Nicole devina.

— Tu commences quand?

— Demain.

Elles rirent l'une de l'autre et marchèrent.

— Je te l'avais dit! Combien tu vas gagner?

— Le salaire minimum, mais plus si je fais l'affaire!

— Combien d'heures tu vas faire?

— Compte: tous les jours sauf le mardi, puis le jeudi et vendredi jusqu'à neuf heures, le samedi jusqu'à cinq heures.

— Chanceuse! Tu as toujours été chanceuse.

— Je serai payée le jeudi.

Gisèle prit le bras de sa sœur et elles rentrèrent manger la dernière boîte de sardines. Ensuite, elles discutèrent de ce qu'elles pouvaient acheter en attendant le jeudi. Et peut-être Gisèle demanderait-elle une avance, cela se faisait, maintint Nicole.

Elle ne trouva pas, ni le lendemain, ni le jeudi. Gisèle rentra avec quarante dollars. Elle l'attendait dans la chambre, étendue sur le lit en sous-vêtements. Elles n'avaient que trois robes et elle venait d'en laver deux.

— Montre, dit-elle en désignant l'enveloppe brune avec le nom de la boutique dessus.

— On a assez d'argent pour trouver une autre chambre, fit Gisèle.

— Ça peut attendre : celle-ci est payée.

— Mais tu avais dit... ?

— Je sais.

Elle fit deux tas avec les billets de cinq.

— J'ai faim, dit Gisèle en ouvrant la commode.

La veille, elles avaient acheté pour cinq dollars de nourriture.

— Mange, dit-elle indifférente, reprenant les billets et les remettant dans l'enveloppe.

Gisèle ouvrit un sac de chips et s'approcha.

— Tiens !

— Je n'ai pas faim, j'ai mangé.

— Tu as mangé quoi?

— J'ai mangé, maintint-elle.

Elle se tassa et sa sœur s'assit au pied du lit.

— Je n'ai jamais mangé autant de chips, fit Gisèle un moment plus tard.

— Tu n'as jamais fait autant de bruit, répliqua Nicole en se levant.

— Qu'est-ce que tu as ? Laisse-moi donc tranquille !

— Je n'ai rien, arrête, fit Nicole.

Elle tourna en tous sens dans la petite chambre, pendant que sa sœur continuait à manger. Sa journée l'avait découragée, mais elle ne pouvait le dire.

— Donne-moi ta robe, je vais marcher dehors.

Gisèle commença à l'enlever.

— Je ne veux pas rester ici toute seule, avec ce vieux salaud, dit-elle en se reprenant, bras baissés.

De la chambre, on entendait les voix de la télévision, dans le salon commun. Elles savaient qu'il était là, surveillant de son fauteuil les allées et venues des chambreurs.

— Il n'est pas dangereux, dit Nicole.

Elle en était maintenant convaincue, mais elle comprit que sa sœur ne lui donnerait pas la robe et elle se recoucha sans insister. Elle sombra presque tout de suite, tournée contre le matelas. Sa sœur était au pied du lit, mi-assise, mi-couchée, continuant de manger, buvant un Coke, et il lui semblait, quand elle se retournait, cherchant de toutes ses forces le sommeil, que c'était tout pareil à d'innombrables soirées d'avant, alors qu'elles luttaient toutes les deux contre la fatigue de la journée, contre l'épuisement du travail à la ferme, gardant pour soi, chacune à sa manière, son découragement.

Elles avaient une nouvelle chambre, plus grande, sur un boulevard bordé d'arbres lourds. Nicole ne travaillait pas encore. Elle savait maintenant qu'elle ne se sentirait jamais chez elle, dans la grande ville, mais qu'elle y habiterait toute sa vie. Elle déménagerait, pensa-t-elle. Elles déménageraient aussi souvent qu'il le faudrait, aussi souvent que le lieu habité deviendrait intolérable.

Elle prit une nouvelle rue et entra dans une banque. Elle aurait aimé travailler là, derrière ces vitrines. C'était en fin de compte ce qui lui semblait le mieux: des allées et venues constantes, un calme feutré, des jeunes filles de son âge bien vêtues, maquillées. Puis elle entra dans un édifice qui avait lui aussi l'apparence d'une banque, avec les mêmes aires d'attente et des caissières derrière les guichets. Elle ne savait pas ce qu'était un trust, mais elle apprendrait. Elle remplit les formulaires et les remit sans un mot. Quand on téléphona, une semaine plus tard, pour lui demander de se présenter à une entrevue à dix heures du matin, elle pensa tout de suite qu'elles déménageraient si elle était engagée. Elle sortit et se rendit voir si le logement, situé à un dixième étage, était encore à louer.

Né à Napierville en 1951, Alain Poissant est l'auteur de six romans dont *Vendredi-Friday*, paru en 1988 dans la collection «Garamond» aux éditions du Roseau. Il prépare une chronique intitulée *Oh, les petites vies pareilles*.